

## NOTE DE L'AUTRICE

*En 2015, je découvre l'ampleur de la guerre en Syrie et l'exode massif qui s'en suivra vers l'Europe. Il est alors pour moi impossible d'ignorer ce qui se passe : comment rester les bras croisés tandis que des centaines de milliers de familles sont jetées sur les routes dans des conditions difficiles et dangereuses ? Je décide alors d'apporter ma contribution personnelle en me rendant sur une île en Grèce pour les accueillir et leur apporter de l'espoir, de l'humanité et un soutien durant ces moments difficiles. J'y retournerai une deuxième fois en plein hiver et découvrirai un quotidien encore plus compliqué pour eux suite à la fermeture des frontières. À mon retour, j'ai envie de faire entendre leur histoire, afin que tout un chacun puisse se rendre compte de la dure réalité que vivent chaque jour dans le monde les personnes déplacées à cause de guerres, de famine ou d'oppression. Car si nous avons aujourd'hui la chance de vivre dans un pays en paix, qui nous dit que demain ça ne pourrait pas être nous à leur place ?*

*Les personnages que vous allez rencontrer dans ce roman sont fictifs, mais tout ce qui y est décrit est véridique, j'ai simplement compilé les bouts d'histoire des uns et des autres qui m'ont été racontées.*

*Bonne lecture !*



## PROLOGUE

**Enlever le capuchon de l'embout.**

Le mettre sous le jet d'urine matinale.

Remettre le capuchon.

Attendre cinq minutes que le résultat s'affiche dans la fenêtre.

Un café pour faire passer le temps plus vite.

Cinq minutes.

Deux traits.

Enceinte.

Merde !

## ADEELA

*Alep-Est, Syrie, 19 septembre 2016.*

Le régime venait d'annoncer la fin de la trêve entrée en vigueur le 12 septembre. Le répit fut de courte durée, l'aide humanitaire ne réussit pas à arriver jusqu'à eux. Quelle ironie, alors qu'un des buts de l'arrêt des hostilités était de permettre entre autres à l'ONU d'apporter de la nourriture et des médicaments aux Aleppins.

Dès l'annonce, une sorte de fébrilité s'empara des quartiers. Un brouhaha s'éleva, les habitants qui étaient retournés dans leurs maisons en sortirent rapidement pour s'abriter dans les sous-sols. Bassam était arrivé chez lui quelques minutes plus tôt. Il y retrouva Samira, son épouse enceinte de cinq mois, Yazan, son propre frère, et deux amis occidentaux, Adeela et Tobias. Il leur demanda de se préparer à évacuer, l'armée n'allant pas tarder à reprendre ses raids sur la ville. Le sac d'Adeela était vite fait : il contenait un set d'habits de rechange et un cahier de notes en plus de son appareil photo numérique. Yazan et Tobias eux aussi étaient prêts et aidèrent Samira à prendre quelques provisions avec elle. Bassam les fit descendre rapidement sous le bâtiment où se trouvaient déjà plusieurs familles qui s'y étaient regroupées.

Après quatre ans de guerre, les habitants d'Alep s'étaient habitués à entendre le bruit des avions passant au-dessus de leur tête, à devoir se mettre à l'abri en plein milieu de leurs courses ou de leurs repas, à dormir à même le sol pendant plusieurs nuits. Ils savaient qu'en partant le matin travailler ou en allant à l'école, ils n'étaient pas certains de retrouver leur chez-eux en rentrant le soir.

Ils avaient à peine commencé à manger un peu de boulgour préparé

à la hâte par Samira lorsqu'ils entendirent les avions passer au-dessus du quartier, puis les premières bombes exploser.

— C'est parti, annonça Tobias, l'air presque heureux

— Ils n'auront pas mis longtemps, constata Yazan en attachant ses cheveux noirs en chignon derrière sa nuque et en posant un casque sur sa tête.

Bassam se contenta de hocher la tête et se leva.

— On y va, annonça-t-il sobrement.

Il embrassa rapidement Samira puis fit signe à ses compagnons de le suivre en haut des escaliers. Il avait déjà enfilé son casque blanc avant de descendre au sous-sol et était donc prêt à intervenir. Bassam et Yazan faisaient partie de la Défense civile syrienne, plus connue sous le nom de « Casques blancs ». Les volontaires étaient formés à la fouille des décombres, à l'extraction des survivants et aux premiers secours, principalement dans les zones tenues par les rebelles.

Au moment où ils remontaient, ils entendirent un second avion puis le bruit de la bombe tombant à quelques rues d'où ils se trouvaient. Yazan observa les alentours et repéra rapidement le lieu de l'impact grâce aux volutes de fumée qui s'élevaient au loin.

— Soukkari, constata-t-il en parlant du quartier qui semblait avoir été touché.

Un nouvel avion alla larguer son chargement ailleurs dans la ville alors qu'ils couraient à travers les rues en direction du premier impact.

Cela faisait presque deux ans qu'Adeela était à Alep et, contrairement aux Aleppins, elle n'arrivait pas à s'habituer à cette guerre. Pourtant, il était de son devoir de faire connaître à l'Occident ce qu'il se passait vraiment aux portes de l'Europe. En tant que reporter de guerre, elle ne pouvait pas fermer les yeux sur cette violence. Elle ne pouvait pas non plus embarquer avec les membres de l'armée, bien « au chaud » dans un blindé. Non ! Elle voulait vivre ce que la population ressentait et comprendre au mieux leur quotidien ainsi que leurs peurs. Et elle pouvait le faire grâce à Bassam et Yazan qui l'avaient rapidement acceptée parmi eux. Elle avait rencontré Bassam alors qu'elle faisait un reportage sur le siège d'Alep pour des chaînes francophones et,

depuis, elle le suivait régulièrement dans ses gardes. Évidemment, ses origines orientales et sa maîtrise de la langue avaient beaucoup aidé à son intégration, même si le peuple syrien était connu pour son accueil en toutes circonstances.

— Adeela ! Tu rêves ou tu te fais vieille ? Tu traînes ! lui cria Yazan en rigolant, alors qu'elle terminait de crocher son propre casque qu'elle emportait à chaque mission.

Yazan était le petit frère de Bassam. Ingénieur de formation, il s'était retrouvé à sauver des vies dans les décombres encore fumants de l'entreprise pour laquelle il travaillait l'année dernière. Ce matin-là, son réveil n'avait pas sonné suite à une énième panne de courant. À trente minutes près, Bassam aurait peut-être retrouvé le corps de son cadet dans les ruines. Marqués par cet événement, les deux frères avaient décidé de rejoindre le groupe de sauvetage des casques blancs afin de se rendre utiles plutôt que de rejoindre l'armée du régime de Bachar El-Assad, leur président, ou celle de l'Armée syrienne de Libération, désormais tenue par des troupes rebelles extrémistes.

Adeela piqua un sprint pour rejoindre les trois hommes à travers les rues du quartier, ses cheveux bruns nattés en une seule tresse virevoltant dans son dos. Ils dépassèrent des ruines de bâtiments locaux, vestiges d'une précédente attaque, puis arrivèrent sur le site qui venait d'être bombardé. Ils entendirent les cris des sauveteurs avant de voir les décombres. Après avoir rapidement échangé avec un de leurs collègues, Bassam et Yazan coururent vers les gravats apporter leur aide. Tobias interpella Adeela pour lui désigner un endroit qu'elle ne voyait pas d'où elle se trouvait, afin d'avoir un angle de photographie meilleur et ne pas gêner les secours.

Tobias, ou Toby comme il aimait se faire appeler par ses proches, était le fondateur d'une petite organisation allemande d'aide humanitaire. Il tenait en parallèle un blog en allemand et en anglais afin d'informer ses compatriotes de ce qui se passait, en plus des articles qu'il envoyait régulièrement à des quotidiens électroniques. Elle courut le rejoindre et manqua de trébucher sur un gros objet roulant. Baissant les yeux, elle découvrit à ses pieds, pleine de poussière mais

intacte, une voiture d'enfant, de celles qu'on offre aux petits pour qu'ils s'assoient dessus et poussent avec leurs pieds. Puis ses yeux accrochèrent une pancarte à moitié pliée, en fer, avec un ourson dessus, qui indiquait en arabe « ÉCOLE ». Son cœur s'accéléra.

— Tobias ! hurla-t-elle. Il y a peut-être des enfants ici, aide-moi !

Sans même prendre le temps de poser son appareil, elle se mit à enlever les pierres, un peu au hasard, en criant « il y a quelqu'un ? » dans l'espoir d'entendre une réponse. Tobias la rejoignit quelques instants plus tard, appelant à son tour en tendant l'oreille.

— Qu'est-ce que vous faites ? leur cria Bassam derrière eux.

— Il y a peut-être quelqu'un là-dessous, c'était une école ! lui répondit Adeela.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Bassam était à genoux à côté d'eux et les aidait à déblayer le sol. Sous un tas de gravats leur apparut soudainement une touffe de cheveux noirs, puis deux grands yeux apeurés et un visage d'enfant tout gris. Ils enlevèrent encore quelques tas de pierres puis Bassam réussit à dégager un petit bonhomme haut comme trois pommes, qui devait avoir deux ou trois ans à peine. Il l'emmena rapidement dans l'ambulance qui était arrivée. Il alpagua au passage d'autres casques blancs et les envoya vers Adeela et Tobias afin de chercher d'autres survivants dans les décombres. Rapidement entourée de ces nouveaux bras qui étaient, eux, munis de pelles, Adeela se retira et partit en direction de l'ambulance où se trouvait le petit garçon. Il était assis au fond du véhicule, l'air étonné, probablement en état de choc, la moitié du visage rougi par du sang, ses petites mains touchant sa tête. Il devait être surpris de sentir quelque chose de visqueux. Dans l'urgence, Bassam l'avait juste posé sur le siège en attendant qu'un infirmier s'en occupe pendant qu'il retournait sur le site tenter de sauver d'autres petits.

Adeela ne put s'empêcher de le prendre en photo. Il serait le symbole de la sauvagerie et de la barbarie dans laquelle vivait Alep depuis des mois. Comment pouvait-on accepter qu'une telle guerre fasse autant de victimes civiles, prenne autant d'enfants en otage,

pour flatter l'ego surdimensionné de certains hommes ? N'y avait-il pas d'autres moyens que de détruire un peuple entier ? Elle s'interrogeait souvent à ce sujet sans trouver de réponses.

Une fille un peu plus âgée que le petit garçon était assise sur un des sièges latéraux de l'ambulance. Elle était elle aussi grise de poussière et pleurait doucement en se tenant le bras. Adeela s'approcha et était sur le point de la prendre dans ses bras pour la consoler lorsqu'elle vit arriver Yazan qui portait un tout petit bout de chou qui hurlait de toutes ses forces. Il était accompagné d'une femme portant un insigne médical et ils semblaient tous les deux en pleine discussion houleuse. Le cœur d'Adeela se serra en voyant le garçon.

– Il faut les emmener tout de suite à l'hôpital, ordonna la femme.

– Mais il y en a peut-être encore d'autres là-bas dessous, lui répondit Yazan en désignant l'endroit où avaient été trouvés les premiers rescapés.

– On ne peut pas attendre, je vous renvoie l'ambulance dès qu'on les a déposés !

– L'hôpital le plus proche est à quinze minutes. Où met-on les rescapés en attendant ? Et on a besoin d'un médecin ici aussi pour évaluer les blessés et donner les premiers soins !

– Ces trois enfants sont ma priorité, ils ont besoin d'être pris en charge maintenant ! hurla la doctoresse.

Puis elle s'adressa à deux hommes en gilet jaune :

– Hani, conduis-nous à l'hôpital. Mohammed, tu restes ici pour donner les premiers soins. Prends un peu de matériel avec toi. Je te renvoie Hani avec l'ambulance dès que possible.

Le dénommé Mohammed hocha la tête puis partit vers l'ambulance chercher ce dont il avait besoin avant que le véhicule ne démarre avec les trois petits à bord, sous le regard dépité de Yazan. Il attendit qu'elle tourne au coin de la rue – ou de ce qu'il en restait – pour repartir vers les ruines. Contre toute attente, il y avait peu de cris et de hurlements. D'autres équipes mobiles de premier secours arrivèrent et un véhicule du Croissant-Rouge prit le relais pour les blessés.

Adeela scruta le site pour tenter de retrouver Tobias. Elle avait

l'impression de regarder un livre de *Où est Charlie ?* dans ce décor postapocalyptique où toutes les couleurs avaient été remplacées par des nuances de gris. Elle finit par remarquer une tache rouge au coin d'une ruine. Elle reconnut le t-shirt de son ami, qui s'était probablement mis à l'écart des secouristes pour ne pas les déranger. Elle partit dans sa direction. Il semblait regarder les opérations de loin, sa petite caméra dans la main gauche, sa main droite frottant ses cheveux blonds tondus très court. En s'approchant de lui, elle vit des larmes couler sur ses joues. Elle ne dit rien, se contenta de s'asseoir à côté de lui, épaule contre épaule en signe de soutien. C'était la première fois qu'elle le voyait pleurer alors qu'ils avaient couvert plusieurs fois des lieux où ils avaient retrouvé des enfants. Elle avait de la peine à imaginer ce qui avait bien pu le mettre dans cet état, mais ne demanda rien. Entre eux, ils avaient tacitement passé un accord de ne pas se poser de questions, laissant ainsi à chacun la possibilité de parler au moment où il se sentait prêt. Il se passa quelques minutes avant que l'Allemand ne s'essuie les yeux puis le nez sur sa manche, comme un gosse. Il finit par se racler la gorge pour reprendre une contenance et dit sobrement :

— Je n'ai pas réussi à prendre de photos ni à filmer, tu as quelque chose toi ?

Elle acquiesça.

— Katja m'a appelé hier. Elle est enceinte.

Katja était son épouse. Tout s'expliquait.

— Ha. C'était prévu ?

— Oui et non. On en voulait, mais on souhaitait attendre mon retour. La dernière fois qu'on s'est vus à Antioche, je lui ai promis qu'Alep serait mon dernier gros reportage. Elle a été malade quelques jours avant mon départ, sa pilule n'a pas dû faire son effet.

Adeela resta silencieuse, encaissant l'information. « On ne devrait pas fonder sa propre famille lorsqu'on fait un métier tel que le nôtre », pensa-t-elle. « C'est trop de souffrance, tant pour nous que pour ceux qui nous attendent. Et cela met notre propre sécurité en péril, on n'arrive plus à prendre les bonnes décisions pour notre survie. »

C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle avait choisi délibérément de ne pas avoir d'enfant : elle faisait un métier terriblement dangereux, mais elle l'adorait trop pour mettre sa carrière de côté. À trente-deux ans, elle n'avait d'ailleurs jamais ressenti ce besoin de devenir mère. De plus, elle aimait trop sa liberté et ne pensait pas être capable de s'épanouir dans ce rôle-là.

— Félicitations ! se força-t-elle à dire.

Tobby lui sourit faiblement.

— Ne te force pas si tu ne le penses pas. Je te connais quand tu mens, Adé !

Son ton n'était pas du tout agressif, plutôt moqueur.

— Je sais ce que tu penses, continua-t-il.

Elle le coupa :

— Non, tu ne sais pas ! Je me fais juste du souci pour toi. Pour vous deux.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller.

Ils attendirent quelques instants, en silence, chacun dans ses pensées, puis décidèrent de partir retrouver les bénévoles de l'équipe de Tobias qui se trouvaient dans un autre quartier de la ville pour aider les familles. Il y avait assez de monde ici et leur présence était plus encombrante qu'autre chose. Adeela envoya un rapide message à plusieurs rédactions pour les informer de cette nouvelle attaque. Elle leur transmettrait plus tard son papier et quelques images. Bassam et Yazan en auraient encore pour plusieurs heures, ils se retrouveraient dans la soirée, par un moyen ou par un autre, comme ils l'avaient toujours fait.